

« IDENTITES » DE L'AUTEUR : VISEE PHILOSOPHIQUE

Mihaela MITU
mihaelamitu@yahoo.com
Université de Pitești

Résumé

Interrogeant le texte du roman *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* de Michel Tournier, plus précisément les confessions de Robinson dans son log-book, nous analyserons la manière dont ses méditations philosophiques renvoient implicitement à un art poétique et tracent les étapes d'une technique d'écriture spécifique et singulière à la fois d'un écrivain qui n'hésite pas à mentionner sa formation et son penchant philosophiques.

Mots - clés : dédoublement, auteur concret, auteur abstrait, naissance de l'œuvre, identité.

Lors du processus de création, il se produit un mouvement **paradoxal**. La mort - imaginaire - de l'écrivain et la naissance de l'auteur. Ce moment unique est métaphoriquement exprimé dans le poème de Mallarmé, *Le Tombeau d'Edgar Poe*, par la coïncidence du tombeau et du berceau qui marque la dissolution du **moi** et des civilisations se bouclant sur l'avènement marmoréen de l'auteur et de l'œuvre. Se **transformant** en créateur, l'auteur « *compose* » en se « *décomposant* ». En termes narratologiques ce rapport pourrait être illustré par la dichotomie auteur concret – auteur abstrait (explicite – implicite).

En termes philosophiques l'être – le **je** – prend forme lors d'un exil – (**ex-il**). Interrogeant le texte du roman *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* de Michel Tournier, plus précisément les confessions de Robinson dans son log-book, nous pouvons faire quelques déductions qui nous conduisent à la l'idée exprimée antérieurement.

La métamorphose et le dédoublement auteur-œuvre, auteur implicite – narrateur – protagoniste sont marqués progressivement dans le texte du roman.

a) le **je**¹ commence à douter de son identité. Ainsi, par exemple, se regardant dans le miroir Robinson s'exclame : « *Je suis défiguré* », affirmation qui exprime la perte d'identité. Le personnage arrive même à

¹ La marque linguistique de la I-ère personne désigne dans le log-book le héros Robinson.

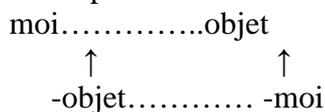
douter de son existence : « *Je rêve ainsi de manipuler tout mon cadavre, de m'émerveiller de son poids mort, de m'abîmer dans ce paradoxe : **une chose qui est moi*** » (VLP : 74) ; et avec cela, inversion des traits inhérents caractérisant les lexèmes moi [+humain]→ [-humain] et chose [+objet]→ [-objet].

b) le **je** – refuse son identité et la recrée selon le monde où il habite, selon le monde qui l'habite et qui le transforme. Si au début de son arrivée sur l'île, Robinson transforme l'extérieur et le façonne selon sa volonté, (je – est l'architecte de Speranza mais se sent de plus en plus déshumanisé), dans la deuxième partie du roman, comme dans un miroir inversé l'intérieur, l'île, façonne le **je** en le recréant (Speranza est vue comme un espace humanisé) :

... je constitue loin de moi un individu qui a nom de Crusoe, prénom Robinson, qui mesure six pieds, etc. Je le vois vivre et évoluer dans l'île (...) Qui **je** ? La question est loin d'être oiseuse. Elle n'est même pas insoluble. Car si ce n'est lui, c'est donc Speranza.¹ (VLP : 75).

Speranza devient une œuvre qui influence, crée, façonne son créateur (le **je** – auteur impliqué). On y perçoit l'idée de la priorité absolue d'une certaine écriture qu'on lit, qui « me souffle ce que j'écris », au double sens de dicter le texte à l'auteur et simultanément de l'en déposséder. C'est ce qu'on appelle couramment l'inspiratio (J. Derrida, 1967 : 253-292).

c) **je** – découvre le monde objectivé², séparé de lui-même, un monde sans **je** – le monde de **il** – de l'objet. « *Je* » n'est plus sujet : « *Le sujet est un objet disqualifié* ». En termes logiques, cette affirmation conduit à l'établissement d'une structure élémentaire de la signification rendue schématiquement par le carré sémiotique suivant :



. Le monde existe en dehors de nous. Pour accéder à la connaissance il faut s'identifier au monde. Le corps n'est qu'un amas de sensations³. Il s'ensuit que le **je** s'identifie au monde, se crée à son image et il en sort tout transformé.

¹ Souligné dans le texte.

² La subjectivité, trace de toute écriture, cède la place à une appréhension différente de cette activité humaine.

³ Notons à ce propos le rapprochement avec la phénoménologie.

Le sujet s'arrache à l'objet en le dépouillant d'une partie de sa couleur et de son poids. Quelque chose a craqué dans le monde et tout un pan de choses s'écroule en devenant moi. Chaque objet est disqualifié au profit d'un sujet correspondant. La lumière devient œil, et elle n'existe plus comme telle (...). L'odeur devient narine et le monde lui-même s'avère inodore. La musique du vent (...) : ce n'était qu'un ébranlement de tympan. A la fin le monde tout entier se résorbe dans mon âme qui est l'âme même de Speranza ... » (VLP : 83).

Le **je** est un ex-il : « *Alors Robinson est Speranza* ». « *Robinson est l'excrément¹ personnel de Speranza* » (VLP : 85).

Dans ses spéculations ratiocinatives Robinson fait souvent appel à l'étymologie pour justifier ses raisonnements. « *Exister, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire être dehors, sistere ex. Ce qui est à l'extérieur existe. Ce qui est à l'intérieur n'existe pas* ». Jeu de langage, nullement. C'est une exploitation jusqu'aux ressources ultimes des significations oubliées.

Etymologiquement, c'est-à-dire à l'origine « *je* » n'existe donc pas avant d'avoir été mis dehors. « *Tant que je ne suis pas exilé, je ne suis pas* », note M. Rosello.²

Dans tous les textes de Tournier la naissance (de l'œuvre et donc de l'auteur) est décrite comme la première manifestation d'une force centrifuge, comme un exil³. M. Rosello parle à ce propos d'un « *exil constitutif de l'être* ». Cette force centrifuge condamne le sujet à n'être qu'une série de déplacements. En termes de la philosophie déconstructiviste, le **je** sujet n'est qu'un amas de différances⁴

Dans son autobiographie *Le Vent Paraclet*, Tournier présente ainsi cet acte :

¹ A rapprocher la signification de l'excrément avec la figure de la naissance de Robinson au moment où il quitte la grotte.

² Rosello, Mireille, 1990, *L'In-différence chez Michel Tournier*, Éd. José Corti, Paris, p. 155.

³ L'idée est amplement analysée et illustrée dans l'ouvrage de M. Rosello, *L'In-différence chez Michel Tournier*, Ed. José Corti, 1990, Paris.

⁴ La différance est une stratégie, un stratagème ; c'est toujours ce qui est en train de « *se constituer* », de « *se créer* » ; de « *se produire* » mais dans une présence différée, dans un recul et un retardement originaires. La différance est une force centrifuge excluant toute vérité transcendantale ; c'est une trace comme le simulacre d'une présence. La trace devient « *l'origine absolue du sens en général* ». La trace devient différance. « *La trace est la différence qui ouvre l'apparaître de la signification* », pour que les deux soient ensuite différenciées dans leur identité. (J. Derrida, idem., 289).

Tiré du ventre de sa mère comme un renardeau¹ du fond de son terrier, il retrouve dans les bras de sa mère un abri précaire et provisoire, alimenté par des seins capricieux et parcimonieux (...). Puis il faut quitter cela aussi, et il ne reste plus que quelques minutes par jour que ce dernier refuge, le lit de maman, ce grand vaisseau blanc et obscur ... (VLP : 25).

L'image de la mère apparaît souvent comme le corps d'un vaisseau. Le vaisseau introduit l'idée de déplacement et donc de voyage inter- et -intra- textuel. Déplacement signifie aussi quête d'une identité.

Si l'on s'en tient à cette conception de la création, on peut dire, dans la tradition de la théorie dé-constructiviste (cf. supra), que le discours romanesque de Tournier met en scène par l'intermédiaire de métaphores successives le genre de bouleversement conceptuel que Derrida décrit lorsqu'il parle de « *différance* », de « *pharmakon* »². Les romans de Tournier, note M. Rosello, « *mettent la **différance** en action sous la forme d'**existence*** ».³

Dans le roman, l'exil, comme acte constitutif de naissance, prend la forme itérative de l'identité dans la différence, c'est-à-dire d'une série de déplacements⁴ conçus comme changements. L'exil prend la forme d'une répétition jamais identique. La naissance comme forme d'exil est illustrée premièrement dans le roman par le naufrage qui perd et sauve à la fois le héros et deuxièmement par la **sortie - re - naissance** de la grotte. Si la première phase est connotée négativement, la deuxième est connotée positivement. Le MEME sera dorénavant AUTRE. L'AUTRE dans le MEME renoue à l'idée du dédoublement :

¹ Nous pouvons faire, à ce propos, des spéculations et des rapprochements entre les poils roux du renardeau et les cheveux roux de Robinson et du mousse Jeudi. D'ailleurs **la rousseur** devient un thème constant dans l'écriture tourniérienne; rien qu'à penser à la couleur de la barbe et des cheveux de Kheir et Dîn (personnage qui fait l'objet d'un récit enchâssé dans le roman **la Goutte d'Or**) **dont le portrait peut être considéré la transposition métaphorique d'un véritable art poétique.**

² Cf. *Pharmacie de Platon in Dissemination et Marge de la philosophie*, 1972.

³ Rosello, M, *op. cit.*

⁴ Cf. Dictionnaire Hachette : Déplacement – n.m. action de déplacer, de se déplacer; fait d'être déplacé, changer de place. GEOM. Transformation (translation, rotation) d'une figure en figure égale. Nous pouvons continuer cette idée de "*changer de place*" en y ajoutant la notion de déplacement dans le temps et dans l'espace, fait qui se concrétise dans l'écriture romanesque tourniérienne par des translations et des transvalorisations (cf. – hypertextualité).

Robinson II¹ = l'alter ego de l'auteur – narrateur
Robinson II = l'AUTRE de Robinson I (un Sa d'un autre Sa)
Robinson II = **il** du narrateur
Robinson II = il /elle (le Monde / Speranza) → œuvre → œuvre qui me « souffle » la vie pour m'offrir l'éternité.

Et la boucle serait-elle bouclée ?

Conclusions

L'œuvre de Tournier est construite autour de systèmes binaires qui soulignent les contrastes de la condition humaine. Ces systèmes sont animés (sous-tendus) par un phénomène d'inversion dans l'opposition qui associe les paradigmes semblables et différents dos à dos, sans jamais les démolir. C'est un mécanisme (une technique) qui fonctionne comme un thème profond, perpétuellement différé, fait qui engendre des valeurs et des significations diverses.

Cultiver la dé-construction est pour l'auteur un moyen de faire ressortir les limites et les lacunes de tout système binaire et de mettre en lumière les forces concurrentes (actives – cf. Nietzsche) et contradictoires à l'œuvre dans les textes littéraires. C'est aussi un processus créateur qui ne se fonde pas sur la logique du **tiers exclu**² comme logique conceptuelle, mais présuppose au contraire un principe du **tiers inclus**, c'est-à-dire une coexistence, une complémentarité et parfois une interpénétration entre des réalités opposées. **Construit** de cette manière, le roman *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, sans cesse bouleversé et nourri par ce dualisme savamment développé à tous les niveaux inter- et intra-textuel (structurel, thématique, langagier), pose et repose le problème de la « *différence* » et de l'« *indifférence* »³ à la manière du déconstructivisme derridien⁴. Plutôt que d'essayer de réduire les écarts et de réconcilier les contraires, il tente de poser les « *altérités réductibles* » et de promouvoir la spécificité, la particularité.

¹ Nous avons noté par RII le personnage de Tournier pour le distinguer de celui de Defoe.

² *On nomme, en logique classique (bivalente), principe du tiers exclu ou de milieu exclu l'un des principes fondamentaux de la pensée rationnelle, d'après lequel deux propositions contradictoires ne peuvent être simultanément vraies, la vérité de l'une impliquant la fausseté de l'autre*, Dictionnaire de philosophie, Ed. Nathan, Paris, 1987, p.333.

³ M. Rosello, *op.cit.*

⁴ Cf. J.Derrida, *Marges de la philosophie*, Ed. De Minuit, Paris, 1972, *L'Écriture et la différence*, Ed. Du Seuil, Paris, 1967.

Parallèlement, ce dualisme oppositionnel met en valeur la scission qui existe partout et crée le besoin philosophique tel que le conçoit Hegel.

Grâce à ce dualisme, rupture de symétrie et liberté d'invention, le romancier peut dévoiler les directions possibles d'une recherche philosophique sans les imposer, et donner à son œuvre une dimension métaphysique ayant comme support de manifestation un contenu mythique, le tout rendu matériellement sous la forme du discours romanesque.

Bibliographie

- Bennington, Georges et Derrida, Jacques, 1991, *Derridabase*, Seuil, Paris.
Bertrand, Denis, 2000, *Précis de sémiotique littéraire*, Nathan, Paris.
Botezatu, Petre, 1982, *Interpretări logico-filosofice*, Junimea, Iași.
Derrida, Jacques, 1967, *L'Écriture et la différence*.
Derrida, Jacques, 1967, *De la Grammatologie*.
Derrida, Jacques, 1972, *La Dissémination*, Ed. Gallimard, Paris.
Derrida, Jacques, 1998, *La voix et le phénomène. Introduction au problème du signe dans la phénoménologie de Husserl*, Ed. Quadrige / PUF.
Maingueneau, Dominique, 1993, *Le contexte de l'œuvre littéraire, Énonciation, écrivain, société*, Ed. Dunod, Paris.
Guichard, Nicole, 1993, « *Michel Tournier. Autrui et la quête du double* », Ed. Didier, coll. « Erudition », Paris.
Rosello, Mireille, 1990, *L'In-différence chez Michel Tournier*, Éd. José Corti, Paris.